

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Essais

Valérie Lebrun, Maïté Snauwaert et Evelyne Ferron

Numéro 167, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lebrun, V., Snauwaert, M. & Ferron, E. (2017). Compte rendu de [Essais]. *Lettres québécoises*, (167), 53–58.

Sur le rêve d'être actrice

Valérie Lebrun

«Entre un aéroport et un hôtel, vous voulez toujours savoir qui je suis, j'adore ma mémoire, elle m'est infidèle...»

Dalida chante qu'elle a beaucoup voyagé, qu'elle s'appelle Amnésie. Elle insiste, elle répète, elle se contredit. Non, je ne suis pas Italienne, ni chanteuse, ni comédienne. Sa voix s'accorde au présent puis au passé, mais quand on l'entend chanter que, sous la pluie des mauvais jours, elle suit la ligne d'amour, c'est le temps des fleurs qu'elle réinvente. Un temps qui tourne si vite qu'on oublie parfois que la beauté, comme le reste, est déjà en train de mourir.

Le sourire de Dalida

On peut sans doute fantasmer longtemps sur le secret d'un sourire ou sur ceux que dissimulent des yeux tristes. Mais quand le sourire se transforme pour laisser passer la voix... quand les yeux s'ouvrent comme pour figer la peur elle-même... et que la tendresse des mots se frotte au scalpel des gestes... il faut apprendre à sortir du règne de l'image. Et emprunter, comme le fait brillamment Michel Rheault, la voie de l'affection, et du détail.

Écrire sur Dalida me paraissait ambitieux. J'imaginai un livre plus lourd peut-être à cause de sa longue carrière, de ses innombrables chansons, d'une vie marquée par plus d'une tragédies. Les amants suicidés, ses tentatives à elle, « le mythe de la femme immolée sur l'autel de la gloire ». Je craignais une approche biographique qui ferait de Dalida une statue de marbre, de sel, de plâtre, ou pire un cas, une froide autopsie. Une écriture qui étoufferait sa voix qui casse et qui oublierait sa main qui tremble.

J'avais peur d'un regard autre que le mien sur cette femme que j'ai aimée sans savoir qui elle était ; sa musique jouant le dimanche dans la cuisine de ma grand-mère et le souvenir de leurs voix qui se superposaient. Celle un peu décalée et rêche de ma grand-mère qui pilait les pommes de terre et marmonnait *un po d'amore...* et me confiait son rêve d'être actrice.

J'ai rarement été aussi contente de me tromper. La *Dalida* de Michel Rheault a ce qu'il faut pour ravir les initiés et séduire ceux et celles qui ne la connaissent pas. La juste part d'expérience et d'analyse. Beaucoup de son élan à elle, assez de son élan à lui, « c'est là, brutal, à vif. Ça se constate : ça se refuse ou ça se reçoit ». Puisque bon, il faut tout de même accepter d'entrer dans l'univers d'un fan. Un vrai. Le genre qui fascine et qui complexe les gens qui ne comprennent pas bien ce que cela implique d'adorer une inconnue, une star. Une femme qui « sous le couvert de la dispersion » incarne « la mémoire de symboles plus ou moins lointains. C'est « un personnage », écrit Rheault, sans pour autant la traiter comme tel. Puisque, vivante, elle le redevient presque.

Une œuvre pour elles

Dalida est à la chanson ce que George Sand est à la littérature : un débordement, un trop-plein. Une vie si riche d'événements

tragiques et d'histoires d'amour sulfureuses qu'elle prend le pas sur une œuvre foisonnante, excessive, injustement dévaluée par les exégètes.

Je crois que la beauté de l'essai de Rheault provient justement de cet humble retour à la littérature. À la façon toute simple de raconter une histoire. En ne cédant ni à un regard trop étroit ni à l'envie de se projeter trop loin, il nous la fait aimer à rebours. Une fois le livre refermé, j'en suis même venue à regretter le temps des robes à paillettes et des longues vagues dans les cheveux.

Chœur de femmes

Sa *Dalida* donne une prise sur le présent et incite à revenir en arrière. Elle nous fait relire *Andromaque* et revoir *Un tramway nommé Désir*. Elle nous fait redécouvrir le désir immense de la Dalila de Saint-Saëns, chanté par Maria Callas. Avec elle, nous allons même jusqu'à errer dans le cimetière que devient Google Images quand, à la chaîne, nous écrivons les noms de Cléopâtre, Vivien Leigh, Rita Hayworth, Ava Gardner et Marilyn Monroe. Comme pour vérifier les ressemblances, les influences. Elle nous plonge dans un monde dont on aime croire qu'il est un rêve puisque le temps du noir et blanc est révolu ; et que celui de l'amour-pour-toujours n'est plus très fort...

Michel Rheault crée, autour de Dalida, un réel chœur de femmes dont les voix immenses ne font pas que « traverser » les époques, comme on se plaît souvent à le dire, à tort. Parce que ce ne sont pas des voix qui se déplacent aisément. Ce ne sont pas des voix qui trouvent *naturellement* leur place. Ce sont des voix qui écorchent, et qui attirent les mauvaises langues. Oui, peut-être que ces langues résistent parce qu'elles ont souffert. Mais ce sont avant tout des voix qui s'imposent parce qu'elles ont aimé. Un peu, beaucoup, passionnément... et parfois même au point de nous faire oublier que cet amour était vrai. Rheault termine avec l'image d'une pleureuse. Mais la dernière note est trop tendre pour les larmes. ♦



☆☆☆

Michel Rheault

Dalida, une œuvre en soi

Montréal, Alias, coll. « Alias poche »

2017 (2002), 174 p., 13,95 \$

C'est là que tout a commencé

Valérie Lebrun

La finesse de Vita Sackville-West quand elle écrit que le plaisir du voyage est le plus personnel qui soit. Son ironie quand elle ajoute qu'« il n'est de pire importun que celui qui vous conte ses voyages. »

J'ai passé tout le printemps en compagnie de Vita Sackville-West et de ses récits de voyage. Un plaisir qui a commencé avec *Passenger to Teheran* (1926), traduit par *Une Anglaise en Orient*, et dont les premières phrases m'avaient tout de suite conquise. « *There is no greater bore than the travel bore.* » C'était une boutade qui semblait prometteuse puisque, sans détour, Sackville-West annonçait les pièges du genre auquel appartenait son récit. Souriant, je me rappelais la lettre que Virginia Woolf lui avait envoyée pour lui confier que son manuscrit était « *awfully good* » et qu'il y avait là quelque chose d'infiniment romantique.

L'idée derrière les *Carnets de Jérusalem* rejoint celle de pousser le voyage au-delà de lui-même. D'y faire voir autre chose que les chemins empruntés et les découvertes culinaires. De ne pas mentionner les aléas du temps sinon pour en évoquer les tempêtes imaginaires, les grandes solitudes qui naissent parfois sous le soleil trop fort et le bruit des foules. Et pourtant...

Au tour des femmes

Avec un exergue d'Hélène Cixous tiré de *Correspondance avec le Mur*, une note qui promet au lecteur un récit en contre-chants inspiré de *Illiade* et de *l'Odyssée* – cette forme qui « fait allusion au contrepoint, une forme d'écriture musicale datant de la Renaissance et où se superposent plusieurs lignes mélodiques » –, une référence éloquentes à *L'Érouv de Jérusalem* (1996) de Sophie Calle, il est difficile de ne pas vouloir avancer en ce *Pays où la terre se fragmente* comme on le fait dans la mer. La peur du courant qui s'oublie et fait place à quelque chose de plus grand encore, d'étrangement familier.

« Nous irons là où les mots se bousculent où les sons s'entrechoquent, où les écritures se déploient, tandis que sur la place publique règne un tumulte incessant, souvent déguisé en joie de vivre. » Chantal Ringuet évoque l'harmonie d'un chœur d'écrivaines, de voyageuses et de citoyennes du Proche-Orient dont les voix « secondaires » viendraient accompagner la sienne. Elle se dit guide, « Artémis des temps modernes », et nous demande de la suivre, de « scruter » avec elle « les écritures qui s'imbriquent les unes aux autres, formant des strates où se juxtaposent les influences et les courants qui reflètent des croisements de sens dans le corps de la ville et au-delà. » À la fin d'un préambule qui mime bien la voracité des débuts, la déambulation propre au voyage, Ringuet écrit qu'« [i]l est temps d'y parvenir, avant d'affronter le Déluge. »

Par-delà les anecdotes

Les promesses sont grandes. Et le sens du jeu et de l'érotisme, indéniable. Mais le ton a quelque chose de radiophonique. Moins à cause de l'alternance entre des passages plus méditatifs

et les descriptions plus triviales, que par certains dialogues qui tombent à plat et des anecdotes qui provoquent parfois un profond malaise. Je pense notamment à l'épisode de la robe rouge qui, servant à dénoncer une certaine misogynie ambiante en reproduit exactement le mécanisme. Je pense aussi à l'apparition subtile, mais ponctuelle, du « compagnon » de la narratrice qui brise la bulle promise du début quand elle annonçait justement, sous l'armure d'Artémis, qu'elle « caracole[rait] dans les sentiers obscurs » et « s'élancer[ait] vers la source lumineuse de la connaissance universelle. » En lisant qu'elle « par[tait] de [son] plein gré, maudissant sur [son] passage les hommes et les êtres inférieurs qui croient que les femmes sont dangereuses lorsqu'elles s'émanicipent du territoire qui leur a été assigné depuis des siècles », je savourais doucement l'éventualité de son triomphe. D'avance, l'idée qu'il puisse exister une Artémis dans le monde parfois trop sérieux des recherches universitaires comblait mon enthousiasme.

Cela dit, malgré la fadeur des descriptions géographiques et des dialogues, les *Carnets* finissent par remonter, à retrouver leurs remous du début. Il y a ce passage, vers la fin, où face au mur, Ringuet évoque l'anéantissement qui l'habite. « Chaque regard qui se dirigeait vers le mur perdait immédiatement de sa contenance, car il se retrouvait une inquiétude primordiale [...] nous n'étions plus rien : ni voyageurs, ni chercheurs, ni étrangers. » C'est sur ce point de non-retour que nous laisse Ringuet, celui que signe le silence ; ce petit vide qui se crée en soi au terme d'un voyage. « Il n'y avait pas de rires, de larmes ou de cris ; pas de tirs non plus. Rien qu'une absence infinie. [...] Alors, j'ai compris : il me fallait écrire. »

Le désir de donner forme aux traversées est ce qui convainc chez Ringuet. Par les conversations qu'elle rapporte, comme autant de souvenirs et de secrets parfois, elle ne nous fait pas douter de l'honnêteté de sa démarche. Les correspondances et le sentiment d'étrangeté qui la suivent jusqu'à Montréal prouvent, finalement, que le temps du voyage peut être là où tout commence. ♦



☆☆
Chantal Ringuet
*Un pays où la terre
se fragmente*
Carnets de Jérusalem
Montréal, Linda Leith
2017, 334 p., 24,95 \$

Sur le terrain

Maité Snauwaert

Dans un monde qui fait fi des nationalismes et des ethnicités, ce livre nous rappelle la trame complexe de l'Histoire et les subtilités de ce qui fait un pays.

On est touché d'abord par l'honnêteté d'un propos situé dans le ton du journalisme personnel :

Couvrir un pays, ce n'est pas que traverser un territoire, suivre les pas d'un guide, vivre en apesanteur les yeux accrochés à l'horizon [...]. C'est s'installer dans le quotidien, prendre nos habitudes chez le barbier, avoir peur pour notre enfant, comme les autres parents, lorsque les bombes se mettent à parler.

L'auteur s'efforce d'être partie prenante du terrain qu'il habite, plutôt que de s'en faire le juge à distance. Il continue :

C'est à la fois un mariage arrangé et une rupture programmée. L'amour naît prudemment et va croissant. On tombe amoureux du pays, de ses habitants, de ceux qui ont accepté de nous livrer un pan de leur vie, de nos amis qui ont appris à voir à nos yeux aveugles. Et un matin, on doit repartir, le cœur en berne.

C'est grâce à ce point de vue de terrain que Guillaume Lavallée accomplit son véritable travail d'enquête et de réflexion – non de reconduction d'idées toutes faites souvent inconscientes de leur xénophobie latente. Le livre, passionnant, fort bien écrit, nous fait découvrir les multiples visages du Pakistan, pays enclavé entre l'Iran et l'Afghanistan, l'Inde et la Chine, mal connu, voire incompris, bien que le terrain d'enjeux très actuels auxquels nous prenons part et dont nous aurions tort de croire qu'ils se déroulent seulement au loin. « La "drone de guerre", c'est l'histoire du Pakistan après l'invasion occidentale de l'Afghanistan. »

À l'échelle in/humaine

Lucide et limpide, courageux et honnête, le livre nous fait partager une compréhension informée et réelle, sans prendre parti ni dessiner de camps des bons et des méchants. Il montrerait plutôt que chacun fait de son mieux pour défendre ce qu'il croit juste – et c'est cela sans doute le vrai terrain, celui du journalisme comme celui réel de la guerre : cette rencontre au sol, dans le frottement du quotidien, entre des idées, des intérêts, des valeurs, rencontre qui s'efforce de faire la part entre l'affrontement et la confrontation ; voire qui pourrait parfois, grâce à la confrontation consentie avec l'autre, éviter l'affrontement.

Le jeu de mots du titre suggère au contraire un nouveau paradigme dans la façon de mener la guerre. Autrefois dans un corps à corps (du moins pour ceux des premières lignes), elle se caractériserait aujourd'hui par l'évitement non seulement de l'ennemi mais du terrain, par les frappes dites

« chirurgicales » des drones américains. De cette expression d'ailleurs, dont raffolent comme de tout néologisme vaguement technique des médias peu critiques, on peut se demander si elle est à entendre littéralement, selon l'étymologie grecque du mot chirurgie – « partie de la médecine dont le but est la guérison par le seul usage des mains » d'après le professeur d'anatomie Jean-Guy Passagia –, puisque cette guerre nouvelle ne nécessite, calé « confortablement dans le fauteuil de l'époque », que d'appuyer sur un bouton ; ou s'il faut au contraire la recevoir avec beaucoup d'ironie, puisque la frappe par drone, censée ôter de ce monde le seul agent visé, tend en réalité à s'étendre aux civils alentour.

Le Pakistan en étai

Or, d'après les propos de l'auteur :

[Les] zones tribales pakistanaises ont été les régions les plus bombardées au monde par ces oiseaux de feu. Elles sont devenues au cours de la dernière décennie un véritable laboratoire des guerres nouvelles, entre des kamikazes prêts à mourir et des hommes pressés de sous-traiter la mort à des machines, de mener la guerre à distance sur leurs armures volantes. Le glas de l'honneur au combat...

Placé de par sa mélancolique citation en exergue sous l'égide du Churchill de *La guerre du Malakand*, et donc d'un des multiples épisodes militaires internationaux connus par le Pakistan, le propos de Guillaume Lavallée nous fait prendre de la hauteur critique en nous conduisant à reconsidérer l'histoire des partitions et redistributions territoriales, des alliances forcées, des enjeux communautaires locaux – parfois incompatibles mais de toute façon méprisés par les puissances étrangères –, d'une région que nous jugeons explosive, mais dont il montre qu'elle est surtout le terrain des feux croisés d'ingérences occidentales répétées, guidées par leurs seuls intérêts contradictoires et changeants. ♦

☆☆☆☆

Guillaume Lavallée

Drone de guerre.

Visages du Pakistan dans la tourmente

Montréal, Boréal,

coll. « Essais et documents »

2017, 208 p., 22,95 \$



Penseurs de brousse

Maité Snauwaert

La contrebande, c'est ce qui s'effectue contre le ban, contre l'interdiction. Ici, une plume s'élève contre l'interdit de penser qui semble gangrener nos sociétés. Et une autre lui prête voix pour qu'on l'entende...

« Un Michel Morin désigne, dans quelques régions françaises, un homme à tout faire. C'est donc également un synonyme de factotum, touche-à-tout, bricoleur. » Une telle lecture sur Wikipedia – où l'on ne trouvera pas trace du Michel Morin philosophe dont il est question ici – porterait à croire à l'élection par ce dernier d'un pseudonyme facétieux, tant il est, comme le révèle Simon Nadeau, un penseur touche-à-tout, un équilibriste entre philosophie et littérature, un *écrivain de la pensée* qui se défie des systèmes et invente son propre chemin.

« Le fait de philosopher chez Morin est indissociable de l'acte d'écrire et d'un engagement existentiel de tous les instants : le "comment" de l'artiste faisant sans cesse écho au "pourquoi" du philosophe. »

Simon Nadeau publie avec *Le philosophe contrebandier* la première étude d'ensemble de l'œuvre de Michel Morin – ce qu'il faut saluer – et signe son deuxième essai après *L'autre modernité*, prix Gabrielle-Roy en 2013. L'essai se veut une « introduction à l'œuvre de Michel Morin » (son sous-titre) qui semble aussi nécessaire que tardive. Ce philosophe atypique est en effet l'auteur de quinze ouvrages depuis 1977 (dont trois avec Claude Bertrand), bien que les études littéraires au moins semblent se souvenir seulement du *Territoire imaginaire de la culture* (en deux tomes, 1979 et 1982).

Une philosophie nouvelle

Nadeau propose au début de l'ouvrage une très belle définition de la philosophie : « l'art de donner vie et mouvement aux choses abstraites en faisant le portrait parlé ou écrit de ses pensées ». C'est qu'il insiste avec raison sur le rafraîchissement intellectuel et poétique de cette discipline (qui n'en est pas vraiment une, plutôt une activité de vie) qu'offre l'œuvre de Michel Morin. Il décrit « ce qu'il y a de plus original dans ces essais, soit le *devenir-philosophe* de l'artiste qui écrit l'œuvre et le *devenir-artiste*,

ou le *devenir-romanesque*, d'une discipline austère, la philosophie, qui, tout au long de son histoire, a voulu en imposer aux hommes et à toutes les autres disciplines artistiques par son sérieux et sa prétendue "véracité", comme si elle n'était pas elle aussi un art [...], et comme s'il n'y avait pas aussi une "vérité" qui s'exprimait dans les arts ». Il décide alors d'organiser son ouvrage en quatre grands moments « narratifs » pour « faire état de cette aventure de la pensée que nous narre Michel Morin essai après essai ».

Car c'est la particularité de cette œuvre, qui chemine discrètement mais sûrement, d'avoir institué au cours des quarante dernières années le modèle de ce qu'on pourrait appeler un vivre-par-la-pensée : « car le fait de philosopher chez Morin est indissociable de l'acte d'écrire et d'un engagement existentiel de tous les instants : le "comment" de l'artiste faisant sans cesse écho au "pourquoi" du philosophe ». Ce qui explique que l'essayiste Nadeau privilégie la notion de « contrebande » ou de « clandestinité » pour évoquer cette œuvre qui se promène sur des frontières qu'elle aime à troubler, refusant les assignations et les prêts-à-penser et incitant chacun à renouer avec l'aventure intérieure de sa propre réflexion. Et c'est pourquoi il met l'accent sur la forme de l'essai qu'elle emprunte, genre de la pensée créatif et inassignable, qui se refuse aux savoirs autoritaires ou conçus comme définitifs.

Accompagner l'œuvre

Il s'agit donc, plus que d'une critique de l'œuvre, d'un essai d'accompagnement, qui vise à donner au lecteur l'envie de découvrir ou de prolonger sa lecture de Morin. Nadeau y réussit en partageant son enthousiasme, son allégresse, et surtout en rendant contagieux le sentiment d'élévation intellectuelle et spirituelle que confère la lecture de ces textes lumineux, justes et généreux, exigeants sans être prétentieux. On regrette pour cette raison que l'auteur, lorsqu'il évoque sa « façon d'entrer en rapport avec cette œuvre », ne nous ait pas livré davantage le chemin personnel qui l'a conduit à la lecture de Michel Morin. Car il montre justement très bien comment cette œuvre opère à travers la rencontre de subjectivités singulières. ♦

☆☆☆
Simon Nadeau
Le philosophe contrebandier
Introduction à l'œuvre
de Michel Morin
Montréal, Les Herbes rouges
coll. « La vie parallèle »
2017, 280 p., 24,95 \$



L'héritage de l'apothicaire

Evelyne Ferron

Prenez un historien de grand renom, donnez-lui pour sujet une mise à jour de l'histoire d'un des couples fondateurs du Québec et offrez-lui l'opportunité de sortir du récit historique classique.

L'historien émérite Jacques Mathieu s'est associé au spécialiste en phytologie Alain Asselin pour publier un livre rendu nécessaire, notamment par la découverte à Paris au début de l'année 2017, de l'acte de mariage de l'apothicaire Louis Hébert avec Marie Rollet. Une mise à jour de l'histoire de ce couple mythique s'imposait et ce livre sort quelque peu des sentiers battus en termes de littérature historique, puisque son récit est construit comme une enquête journalistique, où l'historien pose ses questions directement à Louis Hébert.

Le livre est divisé en deux grandes parties distinctes qui permettent d'une part de revenir sous forme d'entretien sur la trame historique principale du couple, ponctuée de nombreuses anecdotes et appuyée de cartes, de plans de ville et d'artefacts archéologiques, puis d'aborder d'autre part le discours historique et scientifique, les commémorations et la manière dont l'héritage de ces personnages a été véhiculé jusqu'à aujourd'hui.

Un grand apothicaire

Certaines de nos connaissances sur Louis Hébert étant erronées, l'historien amorce son enquête en demandant au principal intéressé ce qu'il pense de sa notoriété, incarnée dans une immense statue de lui et sa famille inaugurée à Québec en 1917. Cette première question permet d'emblée à Louis Hébert de rétablir le fait qu'il est venu en Nouvelle-France pour la première fois en 1606 et non pas en 1604, une date largement répandue. Louis Hébert ajoute même :

L'on peut toutefois regretter l'absence de place faite aux Amérindiens, avec qui nous avons entretenu des relations étroites. Marie Rollet en particulier a adopté, soigné et éduqué de jeunes Amérindiennes en situation difficile.

Le ton est dès lors donné. Louis Hébert, par l'entremise du style de l'entrevue, pourra nuancer les affirmations parfois trop enthousiastes sur sa vie et ses héritages et ajouter à l'occasion quelques détails. L'apothicaire nous parle de sa naissance et de son enfance à Paris dans un contexte familial particulier, puisque son père, après le décès de sa première femme, s'est remarié avec la mère de son gendre. Cette jeunesse nous est racontée avec des plans de Paris du XVII^e siècle, ce qui nous aide à situer les lieux qu'il a fréquentés. L'historien ajoute à l'occasion des marqueurs spatiotemporels et des éléments historiques qui nous font comprendre la grande trame dans laquelle Louis Hébert a vécu, et notamment les sanglantes guerres de religion en France :

[...] le futur roi Henri IV, a même dû littéralement assiéger la ville pour être reconnu. Tout cela avant d'abjurer le protestantisme et... Bon, bon, voilà que je m'emballer et que je fais étalage de mon savoir. Mais vous, Louis Hébert, vous étiez encore tout jeune à ce moment, comment ce conflit a-t-il pu vous concerner ?

Au gré des échanges entre Louis Hébert et Jacques Mathieu, nous suivons le parcours qui le mène à sa profession d'apothicaire et découvrons son intérêt pour les plantes. Puis nous entrons dans le vif du sujet et suivons l'histoire de son mariage avec Marie Rollet, de son amitié avec Samuel de Champlain et du contexte de sa venue dans la toute jeune colonie qu'était la Nouvelle-France. Un nouveau monde auquel il fallait s'adapter.

Mémoire et réalité historique

Dans la seconde partie, Jacques Mathieu change de ton et retourne à la démarche plus traditionnelle de l'historien pour questionner, expliquer et nuancer ce que nous avons gardé en mémoire de Louis Hébert et de sa famille. Ici, les sources écrites et archéologiques sur la vie, la mort et même l'inhumation du colon sont citées et leur degré de pertinence est constamment évalué. L'historien aborde entre autres la question du remariage de Marie Rollet, qui a longtemps été gardé sous silence, comme si se remarier après le décès de Louis Hébert était en quelque sorte une trahison à l'histoire.

Alain Asselin démontre de son côté l'apport de Louis Hébert dans le domaine de la phytologie, mettant très bien en évidence l'esprit critique du pharmacien et l'établissement d'un important maillage scientifique entre la France et la Nouvelle-France au XVII^e siècle.

Septentrion nous offre ici un ouvrage unique et novateur dans la littérature historique. En imaginant une discussion entre lui et Louis Hébert, Jacques Mathieu rend l'histoire vivante, moins scolaire et plus humaine. Les digressions de l'historien, qui fait parfois étalage de son savoir dans la conversation, permettent de remettre le lecteur en contexte et lui évitent de se perdre dans le récit. En plus des cartes et des plans de ville, l'ouvrage est agrémenté de photos d'artefacts et de plantes, ce qui contribue encore une fois à une meilleure compréhension du monde de Louis Hébert et de son épouse Marie Rollet. Le vieil adage qui dit qu'on ne doit jamais juger un livre à sa couverture s'applique particulièrement ici, le dessin ne laisse rien soupçonner de l'originalité de l'ensemble, Louis Hébert y semble surtout sorti d'un roman Harlequin. ♦



☆☆☆

Jacques Mathieu avec la collaboration d'Alain Asselin

La vie méconnue de Louis Hébert et Marie Rollet

Québec, Septentrion
2017, 240 p., 24,95 \$